

Nimrod
Un balcon
sur l'Algérois

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ma chambre ne passera pas aux aveux. Lorsque j'y pénètre au retour des promenades, je la brusque ou attends qu'elle se livre. Elle n'est pas hostile, mais l'ombre de Jeanne-Sophie y plane, qui me froisse. J'ai la sensation affolante de faire désormais partie de ceux qui ne s'aiment pas. Mon front est ceint du bandeau de leur confrérie. Les murs me regardent. Ils sont enduits de nuit. C'est elle que je caresse dans mon appartement silencieux.

Ce livre est le roman d'une fulgurance amoureuse entre un étudiant tchadien et sa directrice de mémoire, une universitaire française libérée, renommée et très habituée à choisir ses hommes, quitte à les conquérir. Dans le Paris des années soixante-dix entre la Sorbonne, Montparnasse et le boulevard Saint-Germain, le jeune lettré devient donc l'amant d'une femme à qui rien ne peut être refusé. Ivre de cette échappée sensuelle dans une ville habitée d'élégance, il va pourtant devoir mettre fin à l'aventure, savoir se libérer au prix d'une douleur infinie de l'étreinte de cette Belle des Lettres issue de la grande bourgeoisie et coutumière du pouvoir.

Dans une langue ciselée, subtile et singulière, jouant avec l'autofiction sans jamais s'y soumettre, Nimrod écrit l'éphémère de deux êtres diamétralement opposés. Et c'est avec un humour non dissimulé et une touche affirmée d'autodérision que le narrateur de ce livre laisse entrevoir l'attrance toute prédatrice de certaines Blanches pour son corps noir.

NIMROD

Nimrod est né au Tchad, il vit en France depuis plus de vingt ans. Poète, essayiste et romancier, sa prose est publiée aux éditions Actes Sud, sa poésie aux éditions Obsidiane.

DU MÊME AUTEUR

PIERRE, POUSSIÈRE, poèmes, Obsidiane, 1989.

PASSAGE À L'INFINI, poèmes, Obsidiane, 1999.

LES JAMBES D'ALICE, roman, Actes Sud, 2001 ;

Babel n° 864.

TOMBEAU DE LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, essai,

Le Temps qu'il fait, 2003.

EN SAISON, suivi de *PIERRE, POUSSIÈRE*, poèmes,

Obsidiane, 2004.

LE DÉPART, récit, Actes Sud, 2005.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, essai cosigné avec Armand

Guibert, Seghers, "Poètes d'aujourd'hui", 2006.

LA NOUVELLE CHOSE FRANÇAISE, essais, Actes Sud, 2008.

ROSA PARKS : "NON À LA DISCRIMINATION RACIALE", roman,

Actes Sud Junior, 2008.

LE BAL DES PRINCES, Actes Sud, 2008.

L'ORDES RIVIÈRES, récits, Actes Sud, 2010.

BABEL, BABYLONE, poèmes, Obsidiane, 2010.

AIMÉ CÉSAIRE : "NON À L'HUMILIATION",

Actes Sud Junior, 2012.

Ouvrages à tirage limité :

EN MAJESTÉ LE MANTEAU ROUGE ET NOIR DU SOLEIL, essai,

Éditions Aleph Beth, 2000.

LA TRAVERSÉE DES JARDINS, poèmes, avec la peintre
Marie Falize, Éditions Aleph Beth, 2001.

LES ÉLÉPHANTS, poèmes, avec le peintre Décebal,
Éditions TranSignum, 2004.

NUIT ÉTOILE, livre ardoise, avec la peintre
Wanda Mihuleac Éditions TranSignum, 2013.

L'auteur remercie le



© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02047-7

NIMROD

Un balcon
sur l'Algérois

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*Pourquoi craindrais-je de le dire?
C'est Margot qui fixe mon goût. Oui
Margot? cela vous fait rire? Que fait
le nom? La chose est tout.*

CHODERLOS DE LACLOS

*Mais alors, quel but se proposait-il?
Pour quel avantage faisait-il l'hypo-
crite, s'il devait à la fin se contenter
d'une femme comme celles qu'épou-
sent les clergymen moyens?*

GEORGE GISSING

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Les yeux de Jeanne-Sophie étaient immenses de beauté et de chagrin. Ils étaient vert-jaune. Je me suis accroché à leur lumière comme si je voulais préserver une douleur surprise tantôt. Elle remontait à mon enfance. Jeanne-Sophie me rappelait ces femmes du monde – un peu boulevardières, délicates, attentionnées, qui, du premier regard, vous prennent en charge. Elles sont très sentimentales, excessives, obligeantes, sangsues – pour tout dire. J’embrassais enfin ma catastrophe. Je l’avais cherchée depuis trop longtemps pour reculer. Une femme du genre de Jeanne-Sophie – femelle à souhait, débonnaire jusqu’à la perte –, je maternais dès le sein de ma mère le désir de vivre avec.

J’ai attendu là, sur le canapé, qu’elle raccompagne son monde en toilettes, en plumes, en colifichets, en smokings et nœuds paps, en falbalas et paréos, en bodys et justaucorps, en robes de soirée, en turbans sikhs et casaques... Il y avait aussi un faux émir du Koweït. Je voyais à

leur regard que j'étais moqué. Ça souriait à dilater le visage, ça badinait, ça suçait des mots de navrerries, de débines urbaines et même très urbaines à en juger par le fond de leur âme de pute. Tous ces gens haut placés, ça manquait d'élégance.

Tant que Jeanne-Sophie aimerait ma compagnie, je resterais là à la couvrir des yeux. Je n'ai qu'un souhait : contempler jusqu'à épuisement de mes forces son grand buste aux splendides nichons. J'ai trouvé le temple de mes révérences. C'est fou le don que la nature fait aux êtres. Certains ont des muscles à la Michel-Ange, d'autres des complexions à la *Vénus de Milo*. Mais ce ne sont là que pierres et marbres. Ils n'auront jamais le frisson d'une femme au teint de rose nacré le matin au printemps.

La finition corporelle, je la vénère au féminin. Jeanne-Sophie l'avait, et comme au centuple, cette finition qui me terrassait sans façon. Elle était habillée d'une robe du soir qui accentuait la forme en obus de ses seins. Ils représentaient à mes yeux les mangues de Pâques de mon enfance, ces mangues qui nous venaient du Nigeria. Maman les achetait à la paire. Les mangues pesaient au bas mot un kilo chacune. Leur couleur chair – un camaïeu blond qui tirait sur du blanc – les rendait désirables. Je ne les quittais pas des yeux, même si leur accroche sur les branches m'effrayait. Elle était des plus fragiles, et la pensée que les mangues décrocheraient et

se briseraient au sol – la vision du sang, la perte d'un jus si précieux – me rendait hystérique, même si je réussissais toujours à le dissimuler. Je trouvais injuste que la générosité fût payée en retour par un sort malheureux. Personne, ni Dieu ni diable, ni le vent ni la grêle n'avaient le droit de desceller les seins comme des bidules... À l'insu de maman, je m'étais institué gardien des seins.

Ceux de Jeanne-Sophie me faisaient bander en continu. Ce soir, c'étaient encore leurs attaches qui me bouleversaient. Je suis né dans un jardin de légumes et de fruits. Je sais comment la fleur vient aux arbres. Un matin, sans crier gare, surviennent ces boutons de rien du tout, mais qui sont si émouvants. Passé quatre saisons, lorsque papa procédait à la greffe des manguiers, les entailles en biseau m'arrachaient le cœur. Je ne sais pourquoi la saison des pluies jouait pour moi les modérateurs d'émotion. Elle atténuait la souffrance des manguiers par l'humidité atmosphérique. Le jeune arbre tolérait, comme je me l'imaginais, le greffon et, souvent, l'année d'après, il donnait juste deux mangues. En général, elles naissaient après plusieurs hivernages. L'arbrisseau lui-même était un crève-cœur, car, tout compte fait, c'était un greffon parmi les greffons – un avorton. Au regard, il n'offrait aucun des attributs physiques de la maturité. Pour la fécondité, c'était pareil. Il n'avait ni l'ossature ni la force de porter les

fruits du miracle, petite tige à laquelle papa, tel un dieu jardinier, accolait deux à quatre tuteurs. Ensuite il ajoutait un sac de jute pour envelopper les mangues, de sorte qu'elles s'épanouissent au contact direct de la pluie, du vent, de la poussière.

La greffe me faisait penser à une manipulation destinée à rendre nubiles de très jeunes filles. Le manguiier était au fond de moi une très belle et très juvénile personne. Mais, voilà, des seins énormes lui poussaient comme en suspens sur le vide. Je restais là, interdit. C'était comme si je me voyais à genou à ses pieds, saluant, à la manière chrétienne, Marie, la divine maman. Ces manguiiers étaient de petites mères qui exhibaient les fruits de leurs entrailles à la face du ciel. Les mangues se présentaient comme un sexe ouvert à la beauté. La vérité de l'univers, c'est qu'on fit l'amour sans mots, juste éberlués. Autrefois, je la ressentais avec une affection douloureuse.

Jeanne-Sophie avait noué ses seins comme si elle imitait le port des mangues sur de frêles attaches. Moi, j'admirais le corset qui les rendait souverains. La féminité obéissait à la même loi, qui nous inclinait à penser que ces gestes, attitudes, toilettes ou parfums leur venaient naturellement. Rien n'était plus trompeur. Par exemple, la poitrine de Jeanne-Sophie était maintenue par un soutien-gorge des plus raffinés et des plus solides. Elle l'endurait comme

une excroissance de son identité. La féminité transformait en motifs de joie, de paix et d'espérance la déchirure, la douleur, le sang. Ainsi se dévoilait le destin commun. Je réclamaï ma part à la souffrance qui conférait à la poitrine de Jeanne-Sophie cet amour si enviable. Moi aussi je voulais endurer la beauté.

Le grand appartement de Jeanne-Sophie était tout à moi. Il y a encore quelques minutes de cela, le faux émir du Koweït était revenu sur ses pas. Il avait oublié son parapluie, avait-il claironné.

— Mon parapluie a une poignée plaquée or dix-huit carats, ma très chère. C'est un don de Cheikh Omar Abdallah Al Fatah, mon feu père — que Dieu ait son âme. Il a une grande valeur sentimentale pour moi.

Jeanne-Sophie l'a rassuré par une politesse exquise. Moi, je me suis planqué. J'ai laissé à sa seigneurie le loisir de goûter au spectacle qu'il offrait à lui-même. J'aurais manqué au plus élémentaire de mes devoirs en bousculant ce moment. Je me serais rendu coupable d'un acte odieux. Jeanne-Sophie méritait cet honneur. Le prince et moi sommes des nourrissons qui réclament leur tétée du soir. Là, il en allait de l'amour. Que représentait-il pour le prince? Une demande d'aumône? La quête d'une étoile? La bénédiction de l'ange? À mon humble avis, le prince s'abuserait s'il croyait se soustraire à la demande infantile qui fut la sienne tous les soirs

quand sa mère le bordait par un baiser. Nous ne cesserons pas d'être des enfants. Sa majesté koweïtienne voulait que Jeanne-Sophie le regardât, lui et lui seul. Ce simple geste réactivait le sommeil dans mon corps. Le regard d'une mère a de ces vertus. L'enfant s'endort sans même se poser la question du réveil. Le noir ne l'affole pas, le regard maternel l'éclaire. Il en revient comme s'il ne s'était pas baladé jusqu'aux confins du néant. Il ne se doute de rien, il a juste l'âge où l'on ignore la mort. Le destin des hommes a confié son énigme au sommeil. Avec lui le regard se repose. Aimer, c'est seulement fermer les yeux. Or nous les tenons toujours grands ouverts. C'est ainsi que l'angoisse s'empare de notre visage. Je ne peux décrire celui du prince. Je n'ai pas eu l'heur de l'examiner.

— Oh, votre seigneurie s'est donné la peine de remonter, cela me touche beaucoup, a dit Jeanne-Sophie d'une voix bien tenue, presque sans affect. Vous auriez pu téléphoner, je vous l'aurais fait porter instamment, a-t-elle ajouté.

— Ma très chère, maintenant que je vous ai vue, il me paraît évident que le parapluie n'a jamais quitté ma voiture. J'aurais dû m'enquérir auprès de mon chauffeur. Où ai-je la tête?

— Votre princière majesté m'honore plus que je ne le vaux, lui a répliqué Jeanne-Sophie. (Cette fois, sa voix a pris la même intonation que celle du prince.) Je vous ai à moi toute seule, a-t-elle poursuivi, ça me comble, je vous en suis reconnaissante.

— Vous êtes une princesse, Jeanne-Sophie...
À présent, puis-je me retirer ?

— Je vous reconduis, prince, acquiesça-t-elle.

L'autre fit mine de s'y opposer. Jeanne-Sophie lui répondit comme si elle voulait faire sonner un verbe plutôt silencieux :

— J'insiste.

Le prince apprécia cette marque d'autorité.

La porte s'est ouverte, suivi du bruit de leurs pas dans le couloir, puis le silence. En sortant de ma cachette, j'ai vu deux hommes en blouse blanche et toques ceintes d'un ruban tricolore, qui eux aussi avaient attendu cet instant pour se montrer. Quand le prince avait paru, ils se trouvaient dans la cuisine, occupés à remballer le reste des repas et la vaisselle. Ils s'étaient rendus invisibles du prince qui, pour les en remercier, a abrégé ses afféteries. J'ai souri de notre petit manège à tous : nous formions des frères de même race.

Au départ de ces hommes, je me suis retrouvé devant Jeanne-Sophie, tout près de son visage comme si j'examinais le jaune de ses yeux – leur profondeur vert absinthe. Il y avait là une énigme dédiée à une âme comme il s'en trouvait rarement par le monde. Je me disais que c'était un visage connu et, justement, je me souvenais de me l'être déjà dit, preuve qu'il n'était jamais le même et qu'il ne cessait de m'éprouver comme si la familiarité avec ces yeux-là n'était jamais acquise. Le sourire de Jeanne-Sophie avait

la largeur de ses lèvres – fort nobles, au demeurant –, un sourire liquide, infini. Il soutenait un don qui lui avait été fait exprès pour fixer la transparence où nageait le jaune de ses yeux. J'en étais d'autant plus médusé que Jeanne-Sophie avait elle aussi un visage béat, mais avec une nuance narquoise qui lui déniait toute méchanceté. Je l'adorais.

Comme si elle revenait de loin, elle qui n'avait jamais cessé d'être là – petite caresse à fleur de visage –, elle a dit : “Reste.” J'avais espéré cette phrase, j'avais prié pour qu'elle me la dise. Comme ces gens qui, leur mise une fois engrangée, se jettent à corps perdu dans de nouveaux paris, je me suis étonné de ce qu'en plein régime socialiste une rentière et salonarde donnât dans Paris des dîners dignes du Second Empire. Je narguais le privilège de m'y voir mêlé.

Le visage de Jeanne-Sophie correspondait à la générosité de ses hanches, de ses jambes, de son mont de Vénus. Ses poils blonds prévenaient l'imminence des angles. J'en étais ému. C'était la chose femelle par excellence. Cette qualité sans mots sans concepts, je la connaissais bien pour l'avoir pratiquée dès le biberon. Elle me chavirait. L'amante qui me sied est celle qui m'aide à rapatrier un gramme d'infini dans un corps.

J'ai déposé un baiser sur son sexe, j'ai procédé de même avec ses yeux. Cette symétrie, il m'a semblé que je devais y sacrifier même si je n'en saisissais pas les raisons. Je l'ai renouvelée, alors

une étincelle s'est faite dans mon esprit. Son sexe rappelait la bonté jaune-vert de ses yeux. C'est en écartant ses grandes lèvres que j'ai compris. Elles étaient adorables de fraîcheur, de contenance, de sérénité. Elles étaient gonflées elles étaient bombées elles étaient dodues. La perfection de l'univers s'y inscrivait, la perfection des choses amandines... L'ovale est la figure du désir. Pourquoi appelle-t-on "lèvres" ces parties du sexe féminin? À cause de la fente qui les divise en demi-lunes jumelles? À cause des demandes dont elles sont l'expression, et qui laissent coite notre bouche tant les mots se traînent pour dire là, en une fraction de seconde, le miracle d'une adhésion? C'est la bouche, en effet : elle n'est elle-même que par l'ajout des lèvres. Elles n'ont pas été conçues pour parler mais pour embrasser, sucer gober fouiner boire pomper absorber sonder napper abîmer...

Les lèvres de Jeanne-Sophie étaient mouillées à point. Elles avaient le goût des fromages au lait cru. Mes doigts les ont sillonnées de bas en haut et de haut en bas, en les massant, en les lissant. J'explorais un pays, j'effeuillais un monde. Sa texture me faisait frémir de la plante des pieds à la racine des cheveux. Puis mes doigts se sont saisis de son clitoris. Le clitoris de Jeanne-Sophie était un capital de tendresse. Son toucher me donnait la sensation qu'un autre corps chevauchait mon corps. C'était la planche-contact d'une rencontre soyeuse.

À chacune de mes caresses, à chacune des pressions de ma paume et de mes doigts, Jeanne-Sophie répondait par des soupirs d'aise. À un moment, j'ai pensé qu'il était inutile que je la pénètre. Elle prenait son pied étalée dans un environnement jaune camaïeu (les draps de satin, son corps, ses yeux, ses poils pubiens) au point que je fus tenté de la laisser à elle-même comme l'aurait fait l'artisan anonyme d'une extase qui, elle, ne l'était pas du tout. C'est à cet instant que Jeanne-Sophie a ouvert les yeux. Ses lèvres ont murmuré : "Mon enfant..." Sa main gauche a alors saisi mon sexe et l'a introduit en elle. Elle a de nouveau fermé les yeux et a hurlé très fort, comme si elle venait de recevoir une décharge électrique. Elle jouissait – et moi aussi. Si elle s'était attardée de quelques secondes, j'aurais éjaculé hors d'elle.